

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L' Abeille.

6me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 23 MARS 1854.

No. 24.

(Extrait de *L'ami de la Religion*.)

DE LA VOCATION ECCLÉSIASTIQUE CHEZ
LES ENFANTS, ET DE LEUR PREMIÈRE
ÉDUCATION.

[Suite.]

DEUXIÈME ARTICLE.

I.

Du consentement des parents.

• Nous avons vu quels sont les enfants qu'on doit rechercher ou accueillir, pour leur donner les premiers éléments des lettres et les préparer de loin au sacerdoce. Mais cela ne peut se faire sans le consentement des parents : comment l'obtenir ?

Si les parents sont chrétiens, on emploiera les motifs surnaturels : la volonté de Dieu, le bien de l'Église et des âmes, le salut de l'enfant lui-même, les bénédictions qu'un prêtre attire sur sa famille, &c.

Si l'on avait affaire à des personnes peu chrétiennes et incapables des hautes pensées de la foi, nous ne saurions être d'avis qu'on recourût à des motifs qui se présenteront assez d'eux-mêmes ; mais on ne les proposera pas : cela ne serait digne ni du prêtre, ni de la sainteté de la vocation ecclésiastique. On se bornera à prévenir ou à détruire les objections que les parents pourraient élever.

II.

Le consentement des parents obtenu, il faut, si leurs moyens le permettent, leur conseiller de faire entrer l'enfant immédiatement au Petit-Séminaire. Cela généralement serait préférable. Quelque soient les talents d'un curé, et quelque peine qu'il veuille prendre, il est évident que les leçons reçues dans un presbytère ne sauraient égaler les fortes études d'une grande maison d'éducation : la discipline, la surveillance, les soins assidus des maîtres et l'émulation sont des secours qui manquent ou n'existent jamais au même degré dans l'enseignement privé.

Nous excepterions le cas où l'enfant serait d'un âge avancé et très-studieux. Pourvu que le curé s'occupât très-sérieusement de ses études, il pourrait avancer plus rapidement, en faisant ses premières classes au presbytère.

Quand les petits séminaires ont peu de ressources, et que les parents ne peuvent presque rien payer, c'est encore le cas pour M. M. les curés, de se charger du commencement des études : ils rendent par là au diocèse un précieux service, en diminuant d'autant la dépense des établissements ecclésiastiques d'éducation.

Quand un enfant est mis aux études, il peut continuer à demeurer dans sa famille, en veuant prendre seulement ses leçons au presbytère, ou bien entrer tout-à-fait en pension chez le curé. Presque toujours ce dernier parti est le meilleur ; à défaut, l'on tâche, au moins, que l'enfant passe au presbytère presque toute la journée, et ne retourne chez ses parents que pour les repas et le coucher.

III.

De la culture des vocations sous le rapport de la piété.

Il y a pour les enfants destinés au sacerdoce, comme pour tous les autres, l'éducation du cœur et celle de l'esprit ; mais plus les desseins de Dieu sur ces enfants privilégiés sont grands, plus l'emploi de leur vie ici-bas doit être sublime, et plus aussi cette double éducation du cœur et de l'esprit exige chez eux de la perfection et de soin.

C'est une grande chose, assurément, d'élever un enfant pour la vie humaine, pour la société, pour la religion ; mais c'est la chose la plus grande, parmi les plus grandes, d'élever un enfant au sacerdoce : *altissimum altissimorum*.

Ce jeune enfant de dix ans qui commence à étudier pour devenir prêtre, on peut dire de lui, avec vérité, ce que Zacharie disait du Précurseur au berceau : “ Tu, puer, propheta Altissimi vocaberis : precibus enim ante faciem Domini, parare visus es : ut dicitur in scripturis salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum. ”

La vie d'une multitude d'âmes est dans ce petit enfant. Plus il deviendra saint et instruit, plus il sauvera d'âmes et fera de bien à l'Église ; or sa sainteté et sa science, dépend en grande partie de la première éducation qu'il aura reçue et par conséquent du prêtre qui commencera à l'élever.

“ Quo semel est imbuta recens servavit odorem Testa diu. ”

Il faut d'abord inspirer au jeune élève du sanctuaire la crainte de Dieu et l'horreur du mal : c'est le fondement de tout dans la vie chrétienne, et sans ce solide fondement on bâtit en l'air. Assez peu d'enfants sont capables des sentiments d'une dévotion délicate et élevée ; mais en fussent-ils capables, comme il arrive en effet chez quelques-uns, ces sentiments plus tendres que forts suffiraient-ils pour les soutenir contre les redoutables tentations de l'adolescence ? Il y a lieu d'endouter. C'est la conscience surtout qu'il faut s'appliquer à affermir en l'appuyant sur ces deux grands principes : *Deum time, mandata ejus observa*.

Pour atteindre ce but, l'on ne pourrait entretenir trop souvent les enfants qu'on prépare pour le sacerdoce, des grandes vérités de la foi : de la fin de l'homme ; de la brièveté du temps ; du néant de toutes les choses d'ici-bas ; de l'éternité immuablement heureuse ou malheureuse, qui doit sitôt succéder aux fugitives illusions de la vie présente ; des jugements de Dieu et de sa justice sur les pécheurs ; du malheur, des déploiables effets et des terribles châtiments du péché en cette vie et dans l'autre.

Volo salvæ animam meam ; potius mori quam peccare : voilà les fortes maximes qu'il faut profondément enfoncer dans le cœur de ces enfants dès ce jeune âge, si on veut leur former, qu'on nous permette cette expression, un tempérament spirituel robuste. Qu'on veuille en être persuadé, cela vaut mieux, pour le bien et contre le mal, que toutes les belles leçons d'une morale sentimentale ou que les douceurs d'une dévotion meilleure ; et voilà pourquoi nous préférons toujours pour les enfants le *Pensez-y-bien*, par exemple, à tous ces petits livres modernes, la plupart si vides, qu'on met ordinairement entre leurs mains.

Il ne faut pas exclure, à Dieu ne plaise, les tendres motifs du divin amour ! mais l'amour est la perfection de la sagesse, et la crainte en est le commencement : *Initium sapientiæ timor Domini*. Nous disons simplement qu'on doit commencer par ce commencement : d'ailleurs, la crainte dont-il s'agit dans notre pensée

n'est pas une amante servile, mais filiale et qui, dans le fond, est déjà l'amour poussant dans l'âme ses plus fortes racines.

[à continuer.]

L' Abeille.

« Forsan et hinc olim meminerit parvulus. »

QUÉBEC, 23 MARS 1854.

Scribe : Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodo dicit Spiritus ut requiescant à laboribus suis. Apoc. XIV.

L'année dernière, vers cette époque, l'*Abeille* annonçait à ses lecteurs que le Séminaire de Québec se proposait d'envoyer à Paris trois messieurs pour y étudier à l'établissement des hautes études, fondé par l'archevêque martyr, Mgr. Adre. Aujourd'hui nous avons la douleur d'annoncer la mort de l'un d'entre eux, M. PAUL ALPHONSE DESORMAUX MARMET. Ce triste événement a eu lieu le 1 mars, à l'hospice des Frères de St. Jean de Dieu, où il s'était rendu le vendredi précédent avec l'espoir de trouver dans les charitables soins de ces bons frères hospitaliers, un remède à sa maladie.

Depuis plusieurs mois, il souffrait d'une grande faiblesse d'estomac qui lui permettait à peine de prendre la nourriture nécessaire. Mais doué d'un courage à toute épreuve, il avait voulu continuer à suivre ses cours et se livrer aux travaux qu'ils nécessitent, malgré les conseils de ses supérieurs et les avis de son médecin. Quelques jours avant sa mort, un engorgement de poumons, compliqué d'une hémorragie, se manifesta avec une violence extrême, et malgré les soins qui ont pu lui être prodigués, il y a succombé le mercredi des Cendres, muni de tous les secours de la religion.

Nous n'avons pas besoin de faire ici l'éloge des talents remarquables de M. Marmet. Les lecteurs de *L'Abbeille*, dont il fut autrefois le rédacteur, ont pu les apprécier dans les nombreux articles, si spirituels et si délicats, sortis de sa plume féconde. D'ailleurs les succès qu'il avait obtenus pendant ses études et, pardessus tout, le choix si honorable, qu'avait fait de lui le Séminaire de Québec pour l'envoyer en France, en sont des témoignages assez éclatants.

Élève, il était un modèle d'application à l'étude; professeur, il avait su se concilier le Pestime et l'affection de ses élèves: nous espérons le voir revenir dans quelques années reprendre cette mission d'enseignement à laquelle Dieu semblait l'avoir si visiblement appelé et préparé...hélas! une voix lamentable nous dit: « Ecrivez! bienheureux ceux

qui meurent dans le Seigneur. Car voici ce que dit l'Esprit: Il est temps qu'ils se reposent de leurs travaux. »

M. Marmet était né le 18 février 1829, à St. Germain-en-Laye, dans le diocèse de Versailles. La terre qui l'avait vu naître, l'a vu mourir. Il vint en Canada avec ses parents en 1836 et entra au collège quelques années après. Ayant perdu son père à la fin de sa rhétorique, il fut obligé par des affaires de famille d'interrompre son cours pendant deux ans. Il revint le continuer aussitôt que les circonstances le lui permirent et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut tonsuré le 25 mars 1852 et reçut les ordres mineurs le 24 octobre de la même année. Il fut successivement professeur de *Quatrième* et de *Seconde*.

Ses funérailles ont eu lieu le 3 mars en présence de ses confrères et de la plupart des Canadiens alors à Paris. Après un service chanté par le supérieur, M. l'Abbé Cruice, dans l'église des Carmes, autrefois ensanglantée par le massacre de tant de prêtres durant la révolution, son corps a été transporté dans le cimetière du Mont Parnisse, où une pierre tumulaire doit annoncer l'endroit de sa sépulture.

M. Marmet était de la congrégation du Petit-Séminaire de Québec.

Ce matin, le Séminaire a fait chanter dans la chapelle un service pour le repos de son âme.

La fête de St. Patrice a été célébrée cette année, avec la pompe ordinaire. La messe solennelle, à laquelle il y a eu musique, a été chantée par le Révérend Mr. Bolduc; et le sermon de circonstance, prêché par le Révérend Mr. Campbell.

C'est avec le plus grand plaisir que le soir de cette fête, nous nous sommes réunis à nos confrères irlandais, pour honorer la mémoire d'un saint apôtre de l'Église catholique et du bienfaiteur d'une nation à laquelle nous nous trouvons associés par tant de liens divers. Nous allons essayer de donner dans les lignes suivantes un résumé des discours prononcés en cette circonstance par MM. I. McCarthy, I. Donovan et B. Pâquet qui a été l'interprète de nos sentiments fraternels.

L'apôtre et le patron de l'Irlande, St. Patrice, naquit vers 372 dans un village des Gaules, qu'il appelle dans sa confession *Bonaven Tubernie*. Son père, nommé Calphurnius, était romain d'origine. Patrice avait à peine 16 ans, lorsqu'il fut enlevé par une troupe de barbares et amené en Irlande. Là, il fut vendu comme esclave et servit à garder les troupeaux sur les montagnes et dans les forêts, souffrant beaucoup de la faim, de la nudité, des pluies, des neiges et des gla-

ces. Dieu voulait le faire passer par les plus fortes épreuves, pour en faire un digne instrument de ses miséricordes. Il demeura 6 ans dans une dure captivité, plein de résignation à la volonté de Dieu, et faisant l'apprentissage de toutes les vertus sur la terre même qu'il devait un jour conquérir au christianisme.

Enfin Dieu content de son serviteur, l'avertit de retourner dans son pays, sur un vaisseau qui était prêt à mettre à la voile. Patrice obéit sur le champ, sans faire attention aux obstacles qu'il avait à surmonter. Après avoir fait 200 milles de chemin, il arriva au port d'où le vaisseau devait partir; et il demanda à être admis au nombre des passagers. On ne voulut pas le recevoir. Cependant les matelots du vaisseau se laissant toucher, le rappelèrent et lui donnèrent passage.

De retour dans sa patrie, après bien des peines et des dangers, il perdit de nouveau sa liberté; mais au bout de deux mois, il la recouvra et revint la maison paternelle.

Après quelques années que Patrice consacra à l'étude, Dieu lui fit connaître par plusieurs visions qu'il l'avait destiné à convertir l'Irlande. Dans ce but, Patrice fut fait prêtre, et sacré évêque, malgré la vive opposition de sa famille et même du clergé, qui lui représentaient les difficultés et les dangers d'une si grande entreprise. Fort de la volonté de Dieu, rien ne put l'arrêter. Il vendit sa noblesse, comme il le dit lui-même, et partit, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie pour la conversion des infidèles.

On sait quels succès prodigieux couronnèrent les efforts du zélé missionnaire. L'amour de Dieu qui embrasait son âme semblait donner à ses paroles une puissance divine. On s'assemblait en foule pour l'entendre et recevoir le baptême. Il parcourut toute l'île, annonçant partout la bonne nouvelle du salut. Il se présenta devant les rois de la nation, dont deux, celui de Dublin et celui de Munster se convertirent. Il parut jusque dans les assemblées des Druides qui avaient juré sa perte. C'est dans une conférence qu'il eut avec eux, au milieu d'une foule nombreuse, qu'on lui demanda un jour comment trois personnes ne faisaient qu'un seul Dieu. Le saint prenant un trèfle, leur fit remarquer dans ce symbole fourni par la nature, une image de l'unité dans la trinité et de la trinité dans l'unité. A cette réponse imprévue et presque sensible, les Druides, déjà disposés favorablement par les miracles de Patrice, donnèrent eux-mêmes l'exemple de la soumission à la foi. Voilà pourquoi les Irlandais ont adopté le trèfle pour symbole national. Il convenait à un peuple éminemment catholique de choisir un emblème qui, tout en

caractérisant son pays, lui rappela son patron et le plus grand mystère de la religion.

Cependant il ne faut pas croire que l'apôtre de l'Irlande n'ait rencontré aucun obstacle à son zèle: on ne détruit pas sans combat l'empire du prince des ténèbres. Il eut à essayer mille traverses, mille persécutions, surtout de la part d'un prince cruel, nommé Corotie; il affronta mille fois le martyre. A plusieurs reprises, il vit son troupeau dispersé, un grand nombre de ses néophytes cruellement massacrés. Mais Dieu soutenant son courage; et le sang des martyrs fut la, comme ailleurs, une semence de chrétiens. A la mort du saint, en 464, l'île entière avait reçu la loi du vrai Dieu. Des églises, des monastères étaient fondés, et des ministres qu'il avait donnés, héritiers de ses vertus et de son zèle, allaient continuer ses travaux apostoliques.

Oh! avec quelle douce complaisance le saint apôtre dut alors contempler son ouvrage. La terre de l'Irlande, où il voulut mourir, était gagnée à Jésus-Christ. N'h'e conquête, précieuse aux vaincus et qui ne coûte point de sang. Ah! l'aurole du vrai bienfaiteur de l'humanité est toute pure; si elle n'a pas l'éclair de la foudre, elle n'en ressemble que plus à l'astre bienfaisant qui éclaire le monde. Et si l'œil du missionnaire eut alors pénétré le voile de l'avenir, il aurait vu son église grandir et briller avec éclat, ses monastères devenus l'unique asile des sciences; il aurait vu l'Irlande, décorée du glorieux titre d'Ile des Saints et des Docteurs, communiquer au reste de l'Europe sa science et sa foi. Mais sans doute, il prévit ces heureux fruits de ses travaux: car la civilisation est fille du christianisme.

Aujourd'hui, sur tous les points du globe, les enfants dispersés de l'Irlande publient la gloire de Patrice et propagent sa foi. La foi de Patrice, que trois siècles d'oppression n'ont pu ébranler; la foi de Patrice, pour laquelle un peuple entier souffre le martyre avec le courage et la persévérance des premiers chrétiens. Et ne craignons pas que le peuple magnanime succombe, Patrice prie pour que la foi et le courage de ses enfants "ne défaillent pas." Dans tous les pays, dans notre Canada lui-même, l'Irlandais se distingue par sa foi ardente, par sa piété, par sa générosité et son respect pour ses ministres. Voilà pourquoi la fête nationale de ce peuple exilé n'est pas moins belle ni moins touchante dans une terre étrangère que sur le sol de la Patrie.

Mr. l'Abbé de la Mennais est mort à Paris, le 27 février, dans la 74e. année de son âge, sans avoir voulu recevoir les consolations de la religion. Nous donnerons plus tard une notice sur ce célèbre écrivain.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Russie et Turquie. L'arrivée dans le rade de Trébizonde d'une escadre composée de vaisseaux français et anglais, a attiré tous les habitants sur le rivage, et la ville avait un aspect de fête inaccoutumée. Des prières publiques ont eu lieu dans les mosquées pour la France et l'Angleterre.

S'il faut en croire une lettre de Bag-

dad, Kliva aurait été pris par les Russes. Cette menace contre l'Inde anglaise sera un motif de plus pour le cabinet britannique de pousser la guerre avec vivacité en Europe.

Le mibbin de Constantinople a formé une légion d'Ismaélites pour la mettre à la disposition du sultan, et cet exemple a été suivi par le patriarche grec.

Le traité, annoncé d'avance, entre la Porte ottomane, la France et l'Angleterre vient d'être signé. 20 millions de livres ont été avancés au gouvernement turc par le Schek-ul-Islam. Plusieurs navires de guerre anglais ont reçu l'ordre de se rendre de Malte au Pirée où ils resteront en station.

On dit que les flottes française et anglaise ont reçu l'ordre de faire un grand coup contre la flotte russe, et dans la mer Noire et dans la Baltique, afin de montrer que les vaisseaux russes ne sont pas à l'abri de leurs atteintes, soit à Sébastopol soit à Cronstadt.

Le mouvement grec prend une extension alarmante. Les insurgés ont pris la citadelle d'Arta, ainsi que Prevesa. Une insurrection a éclaté à Crybos, dans le Négrepont; elle a été aussi sérieuse que celle d'Albanie. Deux généraux grecs et plusieurs officiers d'état-major ont rejoint les insurgés. Le gouvernement grec redoute une grande désertion dans l'armée. Il a été adopté des mesures de précaution.

La révolte des Grecs paraît tenir non à des soulèvements partiels, mais à un plan complètement organisé. Cette diversion puissante aurait pour effet de partager les forces et l'attention des Turcs et de leurs alliés, tandis que les Russes viendraient facilement à bout d'Omer-Pacha sur le Danube.

VOYAGE A KATARACOÛI EN 1703, DES SAUTS, CATARACTES, OU CHUTES D'EAU, DES LACS, ET COURANTS, ET DE L'ACTION INCROYABLE D'UN HOMME NÉ D'UN PÈRE SAUVAGE ET D'UNE MÈRE FRANÇOISE.

Je puis l'assurer mon cher frère, par une vérité constante que quand tu auras lu cette lettre tu pourras m'appeler dorenavant le beau Sauteur, puisqu'il est impossible de faire de plus beaux sauts; que ceux que j'ai fait en descendant le fleuve Saint Laurent dans le voyage de Kataracoüi dont je veux t'entretenir, ce poste est un fort, bien bâti en pierre de taille que Monsieur le comte de Frontenac a fait bastir à soixante lieues de Montreal, pour tenir les Iroquois en bride, qui ne sont qu'à vingt cinq lieues de ce poste vers les bords du lac Ontario.

Le sujet de notre voyage, estait de porter des ordres à cet endroit, de re-

lever la garnison, et d'y laisser des vivres et des rafraichissements, à mon égard je fus commandé pour aller sans l'escorte de la garnison que nous y mentionnons, et pour ramener l'ancien Montreal,

nous partîmes au nombre de trente canots, dans lesquels il y avoit douze hommes dans chacun, à l'exception de celui où j'étais où il n'y en avoit que six, avec cette différence que nous estions chargés de fûts au double des autres, ce qui nous donna aussi beaucoup de peine, par ce qu'un canot saut ou rapide que l'on met au pied, n'y ayant point d'homme sur terre qui puisse faire autrement, il faut en ces endroits débarquer tout ce que l'on a et le porter sur ses épaules aussi bien que les canots qui se portent avec le reste au dessus de ces cataractes, ces portages sont quelque fois d'une lieue, quelque fois plus, ou moins, quand ce portage est fini, on se remarque au dessus de la chute d'eau et on continue sa route jusqu'à ce que l'on soit au pied d'un autre, ainsi cette manœuvre est inévitable à tous les sauts ou cataractes lorsque l'on monte.

Le premier qui se présente est un peu au dessus de Montreal vis à vis la Chine, on le nomme le saut Saint Louis, il est petit mais d'une rapidité estonnante, après que nous eûmes passé ce premier portage nous nous rembarquâmes jusqu'au Cascades, ensuite nous arrivâmes au trou, on nous eûmes bien de la peine à refouler les courants, ce que l'on fait fort difficilement en piquant de fond avec des perches, quand nous fûmes à dix lieues plus loin, nous arrivâmes au Saut des Cedres, où le portage est fort long, et après avoir navigué environ cinq lieues, nous entrâmes dans le lac Saint François qui a au moins vingt lieues de tour, quand nous en fûmes dehors nous retrouvâmes encore des courants forts rapides qu'il fallut refouler jusqu'au long saut où le portage est d'une lieue. ce qui nous fatigua beaucoup, et qui nous alarma d'autant plus qu'il nous restoit à franchir les galots qui est le dernier des cataractes de ce côté là, nous arrivâmes enfin à un endroit nommé la gallette, d'où il ne reste plus guère que vingt lieues à faire pour arriver à Kataracoüi, nous commençâmes à respirer en cet endroit, parceque l'Eau est douce et tranquille comme dans un bassin qui nous dura bonne jusqu'à notre arrivée. ou nous débarquâmes après seize jours de navigation, après avoir pris quelque jours de relâchement, je fut sur le lac ontario qui est tout pres de ce fort, mon étonnement ne fut pas petit de voir une si grande quantité d'eau ramassée en-

semble dans un lac d'eau douce qui a plus de cent cinquante lieues de circuit, avec vingt cinq brasses de profondeur, huit jours s'estant écoulés, nous partîmes pour Montreal, dont le voyage ne dura que trois jours, par ce qu'il est bien plus facile de descendre que de monter, et que l'on saute la plupart de ces horribles chutes d'eau, sans faire de portage qui font perdre bien du temps.

Je reuîens un peu de mauvaise humeur d'avoir esté si proche du pais des Iroquois sans l'avoir veu, au reste j'esperois beaucoup d'y aller dans peu, si on faisoit marcher un gros de troupes. Comme on le fit peu de temps apres, dans le dessin de les brusler si on ne pouvait les combattre.

Il arriva a Montreal peu de jours apres mon arrivée, un homme dont l'histoire paroitra plutost de la fable que de la verité on le nomme Dubos, il est fils d'un sauvage et d'une françoise. C'est un guerrier d'un grand courage et d'une force extraordinaire; qui a toujours esté redouté comme le plus fier partisan du pais, Il avoit esté pris prisonnier par les Iroquois depuis un certain temps: et il attendoit toujours le moment fatal ou il devoit estre bruslé vif, comme il se trouvoit un jour à la chasse en la compagnie de huit guerriers et deux femmes qui leur dirent qu'ils devoient cabanner en un endroit ou il y avoit une bonne cache d'eau de vie, en effet ils arrièrent a ce précieux deposit comme ils l'en avoient assmez, mais ces pauvres sauvages ne scauoient pas que cette feste donneroit lieu a une sanglante expedition, ayant donc bien soupé tous ensemble, ils se mirent a chanter et a boire a leur ordinaire, qui est d'avaler l'eau de vie plus facilement que nous ne faisons le vin dans nos plus grandes parties de plaisirs; ils imiterent le prisonnier a les imiter dans leur debauché, Dubos leur marqua sa reconnaissance, en buvant quelques coups de la liqueur, qui leur couta bien cher, ce fut la qu'ils le regardoient comme une victime presté d'estre immolé a la rage qu'ils portoient a leurs ennemis, ce fut au contraire luy mesme qui se proposa de les occir, ou de périr a la peine, ce qui lui estoit indifférent puisqu'une mort cruelle lui étoit inévitable, mais en ce moment estant tous camarades de plaisirs, ils chantoient des chansons sur les victoires qu'ils avoient remportées sur leurs ennemis et s'en donnoient a cœur joye, car ces peuples ont cela de bon qu'ils sont au divertissement quand ils le prennent, et en recompence plus sobres que tout le reste des hommes quand il est question de guerre ou de chasse, cette cachette d'eau de vie en est la preuve puis qu'il ne la visitoient qu'au

retour de deux expéditions militaires ou ils auroient fait des merveilles, ces Indiennes gardent pour luy inviolable de servir ainsi leurs boissons et autres choses que leur fusil, hache, couteau, casse-tête, poudre, et plomb, avec leur carquois garni de flèches, ayant mieux jeuner sept ou huit jours, ou plus s'il le faut, que de la moindre chose qui pourroit leur estre contraire, ou leur porter le moindre préjudice.

Quand ils eurent la teste bien échauffée de cette Boisson, et des chansons de proesses de guerre ou ils denombrent les guerriers qu'ils avoient tuez ou bruslez quelqueuns deux commençoient desja a se livrer entre les bras du sommeil, pendant que ceux qui soutenoient mieux la gaigeure, forçoient toujours Dubos a boire, mais de par malheur pour eux n'ayant jamais eu l'usage de la chandelle, ils n'avoient point d'autre clarté dans leur cabane que celle que le feu leur procuroit, quoique fort enclin a boire, il n'auoit pas l'eau de vie, et qu'apres l'avoir porté a sa bouche qu'il la laissoit couler le long de son estomach, ainsi par ce moyen il resta de sang froid pendant que les autres s'enyuroient parfaitement, de sorte que vers la motiée de la nuit, il n'y avoit plus qu'un de ces guerriers qui ne dormoit pas et qui buvoit tout seul mais l'instant d'apres il fut pris comme les autres.

[à continuer.]

LE PARIS ACTUEL, PAR UN POÈTE-ARCHITECTE.

Le Paris actuel n'a aucune physionomie générale. C'est une collection d'échantillons de plusieurs siècles, et les plus beaux ont disparu. La capitale ne s'accroit qu'en maisons, et quelles maisons! Du train dont va Paris, il se renouvellera tous les cinquante ans, ainsi la signification historique de son architecture s'efface-t-elle tous les jours. Les monuments y deviennent de plus en plus rares, et il semble qu'on les voie s'engloutir peu à peu, noyés dans les maisons. . . .

Quant aux monuments modernes du Paris neuf, nous nous dispenserons volontiers d'en parler. Ce n'est pas que nous ne les admirions comme il convient. La Sainte-Geneviève de M. Soufflot est certainement le plus beau gâteau de Savoie qu'on ait jamais fait en pierre. Le palais de la Légion d'Honneur est aussi un morceau de pâtisserie fort distingué. Le dôme de la halle au blé est une casquette de jockey anglais sur une grande échelle. Les tours de Saint-Sulpice sont deux grosses clarinettes, et c'est une forçette de jockey anglais sur une grande échelle. Les tours de Saint-Sulpice sont deux grosses clarinettes, et c'est une forçette de jockey anglais sur une grande échelle. Saint-Roch a un portail qui n'est comparable, pour la ma-

gnifiance, qu'à Saint-Thomas-d'Aquin. Il y a aussi un calvaire en ronde-bosse dans une cave, et un soleil de bois doré. Ce sont là des choses tout à fait merveilleuses. La lanterne du labyrinthe du Jardin des Plantes est aussi fort ingénieuse. Quant au palais de la Bourse, qui est grec par sa colonnade, romain par le plein-cintre de ses portes et fenêtres, de la renaissance par sa grande voûte surbaissée, c'est indubitablement un monument très-correct et très-pur: la preuve, c'est qu'il est couronné d'un attique comme on n'en voyait pas à Athènes, belle ligne droite gracieusement coupée çà et là par des tuyaux de poêle. Ajoutons que s'il est de règle que l'architecture d'un édifice soit adaptée à sa destination, de telle façon que cette destination se dénonce d'elle-même au seul aspect de l'édifice, on ne saurait trop s'émerveiller d'un monument qui peut être indifféremment un palais de rois, une chambre des communes, un hôtel-de-ville, un collège, un manège, une académie, un entrepôt, un tribunal, un musée, une caserne, un sépulcre, un temple, un théâtre. En attendant, c'est une Bourse. Un monument doit en outre être approprié au climat. Celui-ci est évidemment construit exprès pour notre ciel froid et pluvieux. Il a un toit presque plat comme en Orient, ce qui fait que l'hiver, quand il neige, on balaye le toit; et il est certain qu'un toit est fait pour être balayé. . . .

Ce sont là sans doute de très-superbes monuments. Joignons-y force belles rues amusantes et variées, comme la rue de Rivoli, et je ne désespère pas que Paris, vu à vol de ballon, ne présente aux yeux cette richesse de lignes, cette opulence de détails, cette diversité d'aspects, ce je ne sais quoi de grandiose dans le simple, et d'inattendu dans le beau, qui caractérise un damier.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Aubé.
Chez les Externes, M. P. Saucier.
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. T. Provost.
Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.
Au Collège de Ste. Anne, M. Arth. Casgrain.

J. B. MARCOUX, Gérant